

Librio

WILLIAM
SHAKESPEARE

OTHELLO



Othello

À DÉCOUVRIR EN LIBRIO :
D'AUTRES PIÈCES DE SHAKESPEARE !

Le Songe d'une nuit d'été, Libro n° 841

Richard III, Libro n° 478

Le Roi Lear, Libro n° 351

Macbeth, Libro n° 178

Hamlet, Libro n° 54

Roméo et Juliette, Libro n° 9

William Shakespeare

Othello

Traduit de l'anglais par François-Victor Hugo

Librio

Texte intégral

Couverture : Studio de création Flammarion d'après
© Rodina Olena et Poonotsuke / Shutterstock.

EAN 9782290253113

PERSONNAGES

OTHELLO, le More de Venise.

BRABANTIO, sénateur, père de Desdémona.

CASSIO, lieutenant d'Othello.

IAGO, enseigne d'Othello.

RODERIGO, gentilhomme vénitien.

LE DOGE DE VENISE.

SÉNATEURS.

MONTANO, gouverneur de Chypre.

GENTILSHOMMES DE CHYPRE.

LODOVICO ET GRATIANO, nobles vénitiens.

MATELOTS.

LE CLOWN.

UN HÉRAUT.

DESDÉMONA, fille de Brabantio, femme d'Othello.

ÉMILIA, femme d'Iago.

BIANCA, maîtresse de Cassio.

MESSAGERS, OFFICIERS, MUSICIENS ET SERVITEURS.

La scène est d'abord à Venise, puis dans l'île de Chypre.

ACTE I

SCÈNE 1

*Venise. – Une place sur laquelle est située la maison de Brabantio.
Il fait nuit.*

Arrivent RODERIGO et IAGO.

RODERIGO. — Fi ! ne m'en parle pas. Je suis fort contrarié que toi, Iago, qui as usé de ma bourse, comme si les cordons t'appartenaient, tu aies eu connaissance de cela.

IAGO. — Tudieu ! mais vous ne voulez pas m'entendre. Si jamais j'ai songé à pareille chose, exécerez-moi.

RODERIGO. — Tu m'as dit que tu le haïssais.

IAGO. — Méprisez-moi, si ce n'est pas vrai. Trois grands de la Cité vont en personne, pour qu'il me fasse son lieutenant, le solliciter, chapeau bas ; et, foi d'homme ! je sais mon prix, je ne mérite pas un grade moindre. Mais lui, entiché de son orgueil et de ses idées, répond évasivement, et, dans un jargon ridicule, bourré de termes de guerre, il éconduit mes protecteurs. *En vérité*, dit-il, *j'ai déjà choisi mon officier*. Et quel est cet officier ? Morbleu ! c'est un grand calculateur, un Michel Cassio, un Florentin, un garçon presque condamné à la vie d'une jolie femme, qui n'a jamais rangé en bataille un escadron, et qui ne connaît pas mieux la manœuvre qu'une donzelle ! Ne possédant que la théorie des bouquins, sur laquelle des robins bavards peuvent dissenter aussi magistralement que lui. Un babil sans pratique est tout ce qu'il a de militaire. N'importe ! à lui la préférence ! Et moi, qui, sous les yeux de l'autre, ai fait mes preuves à Rhodes, à Chypre et dans maints pays chrétiens et païens, il faut que je reste en panne et que je sois dépassé par un teneur de livres, un faiseur d'additions ! C'est lui, au moment venu, qu'on doit faire lieutenant ; et moi, je reste l'enseigne (titre que Dieu bénisse !) de Sa Seigneurie more.

RODERIGO. — Par le ciel ! j'eusse préféré être son bourreau.

IAGO. — Pas de remède à cela ! c'est la plaie du service. L'avancement se fait par apostille et par faveur, et non d'après la vieille gradation, qui fait du second l'héritier du premier. Maintenant, monsieur, jugez vous-même si je suis engagé par de justes raisons à aimer le More.

RODERIGO. — Moi, je ne resterais pas sous ses ordres.

IAGO. — Oh ! rassurez-vous, monsieur. Je n'y reste que pour servir mes projets sur lui. Nous ne pouvons pas tous être les maîtres, et les maîtres ne peuvent pas tous être fidèlement servis. Vous remarquerez beaucoup de ces marauds humbles et agenouillés qui, raffolant de leur obséquieux servage, s'échinent, leur vie durant, comme l'âme de leur maître, rien que pour avoir la pitance. Se font-ils vieux, on les chasse : fouettez-moi ces honnêtes drôles !... Il en est d'autres qui, tout en affectant les formes et les visages du dévouement, gardent dans leur cœur la préoccupation d'eux-mêmes, et qui, ne jetant à leur seigneur que des semblants de dévouement, prospèrent à ses dépens, puis, une fois leurs habits bien garnis, se font hommage à eux-mêmes. Ces gaillards-là ont quelque cœur, et je suis de leur nombre, je le confesse. En effet, seigneur, aussi vrai que vous êtes Roderigo, si j'étais le More, je ne voudrais pas être Iago. En le servant, je ne sers que moi-même. Ce n'est, le ciel m'est témoin, ni l'amour ni le devoir qui me font agir, mais, sous leurs dehors, mon intérêt personnel. Si jamais mon action visible révèle l'acte et l'idée intimes de mon cœur par une démonstration extérieure, le jour ne sera pas loin où je porterai mon cœur sur ma manche, pour le faire becqueter aux corneilles... Je ne suis pas ce que je suis.

RODERIGO. — Quel bonheur a l'homme aux grosses lèvres, pour réussir ainsi !

IAGO. — Appelez le père, réveillez-le, et mettez-vous aux trousses de l'autre ! Empoisonnez sa joie ! Criez son nom dans les rues ! Mettez en feu les parents, et, quoiqu'il habite sous un climat favorisé, criblez-le de moustiques. Si son bonheur est encore du bonheur, altérez-le du moins par tant de tourments qu'il perde de son éclat !

RODERIGO. — Voici la maison du père ; je vais l'appeler tout haut.

IAGO. — Oui ! avec un accent d'effroi, avec un hurlement terrible, comme quand, par une nuit de négligence, l'incendie est signalé dans une cité populaire.

RODERIGO, *sous les fenêtres de la maison de Brabantio*. — Holà ! Brabantio ! signor Brabantio ! Holà !

IAGO. — Éveillez-vous ! Holà ! Brabantio ! Au voleur ! au voleur ! Ayez l'œil sur votre maison, sur votre fille et sur vos sacs ! Au voleur ! au voleur !

BRABANTIO, *paraissant à une fenêtre*. — Quelle est la raison de cette terrible alerte ? De quoi s'agit-il ?

RODERIGO. — Signor, toute votre famille est-elle chez vous ?

IAGO. — Vos portes sont-elles fermées ?